

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 38

Artikel: Marc-Henri en Provence : Tarascon
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225421>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :

Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LÈ Z'ECRETOURE

LAI a bin dâi sorte d'écrotour dein sti mondo et cein que lâi a de courieu, l'è que cliâo z'écrotour sant quasû l'è mîme d'apri l'è metî. Dinse on dit po quaucon que fâ dâi tsambe âi lettre, que l'ao bete dâi piaute de la mîma grantiau po que ne cliot-séyant pas, que l'ao fant dâi riond à la bouna plîeèce et na pas âo bourion quand l'è foudrâi âi dzênâo, que l'è crotset sant asse bin fê que stausse dâi tiâ — caïon — eh bin ! on dit de l'î : « L'écrit quemet on notéro ! » âo bin quemet on régent.

On tsapplia-bou l'écrit quemet tint la tsetta : l'équarre s'è lettre. On boutsî l'è tsapplie ein petit bocon ; on boutequan ein fâ dâi groche et dâi petite, quemet s'è cornet ; on menistre l'è z'apponnd quemet dâi z'âo de gremelieta, po ein avâi prâo matâire quemet on pridzo de djonno. On municipau, âo bin on conseillié fâ l'è lettre ein paraplîodze quemet se voliâve s'è parâ dâi z'éludzo et de la grâla. On conseillié que s'è mau-fye de pas reveni âi novallè vôte l'è liette avoué dâi boton qu'on derâi de cliâo cazaque que lâi dîant dâi veste. S'on vâi dâi lettre quemet dâi navette on dit : « L'è on bolondzî que l'a cein écrit ! » se sant bêtorse, on dit : « L'è on serrailon, » et se guellenant, on s'è peins : « Cein vint de quaucon que l'è su l'è trame ! »

Et pu, lâi a dâi dzein suti per tsi no. L'ao dîant dâi graphologue. Cliâo coo vo guegnant bin adrâi l'écrotour d'on monsu, d'onna fêmalâ âo bin d'onna damuzalla et vo dîant :

« Cli que l'a cein écrit, l'è ion que l'a on metî dinse et dinse, que l'a dou z'énfant, que sa fen-na ein attein on autro, — et que revint de l'abbayî ! »

Et va ! vo dio que lâi a dâi dzein que pouant vo dèbllîotta cein âo picolon, sein l'ao trompâ, que cein l'è pardieu bin quemôudo.

L'è plîe suti de ti, l'è l'è z'apotiquiéro. On l'ao baillè onna consulta de mândzo, — onn' ordonnance, qu'on lâi dit — que l'è écrite quemet se on tropî de motse l'avant caillî su lo papâ. Nion lâi vâi gotta. L'apotiquiéro, li, guegne lo papâ, vouâte à tsavon et sâ vo dere rique-raque que l'è que cli grevatâdzo. Respect !

Mîmameint que, l'autr'hi, l'è regu on mot de beliet d'on camerardo, mâ avoué dâi lettre plleinne de crotset et de bougne à s'è craire que l'avant tote passâ dèso dâi tenotmobile. Orâio que m'einvitâve à allâ dinâ avoué li, mâ n'été pas tant su de l'hâora. Po fini, m'è vint l'idée d'allâ montrâ cli papâ à l'apotiquiéro, li que sâ lière toté l'è caïenisse d'écrotour, po vère.

M'è vaité dan vers li. Sein lâi rein dere, lâi baillô lo papâ dâo camerardo. Lo vouâte, va âovri on bouffet, preind onna botoille que l'è-tâi marquâ dessus. « Huile de ricin », m'è la baillè et m'è fâ :

— A-te que. L'è on franc.

L'a cru que l'è-tâi onn' ordonnance.

Marc à Louis.



Le Château du roi René.

MARC-HENRI EN PROVENCE Tarascon.

NOUS quittons Arles au moment où le soleil darde ses rayons ardents sur une vaste campagne brûlée. La route s'en va toute droite, entre de beaux vignobles s'étendant à perte de vue. Et, de temps à autre, un poteau indicateur porte en lettres majuscules : « Tarascon 20 km, Tarascon 10 km. »

Tarascon, mot magique, évocateur ; c'est Tartarin, Daudet, le Midi ! A mesure que nous approchons, François du Crétêt sort peu à peu de son état habituel, qui est une douce somnolence, pour admirer le paysage.

Il y a, de chaque côté de la route, des ceps magnifiques dont la végétation exubérante cache mal les belles grappes bleues.

Jules au Sapeur qui a l'admiration facile, quand il s'agit de vignes, de raisins et de vin, se tourne vers François et lui dit :

— Il te faudra venir ici vendre un pair de brantées pour bonifier ton petit rouge qui sent un peu trop la pive !

A quoi François répond :

— D'abord, mon vin ne te doit rien. Il vaut ce qu'il vaut et je l'aime comme il est. Du reste, tu es bien content de venir de temps à autre, boire une bouteille chez moi et tu ne fais pas tant la grimace, à preuve que ton verre est continuellement vide.

Puis, d'un geste large qui désignait l'ensemble des vignobles du Midi, il ajouta :

— Ces vins du Midi sont réputés — ça c'est une affaire en règle — mais quant à moi, je n'en tourne pas la main. Ils sont capiteux comme du vieux kirsch, lourds comme du cirage et noirs comme de l'encre. Ah ! parlez-moi de nos petits vins rosés, piquants, é moustillants et qu'on sent passer au moment où on les avale. Ça, c'est quelque chose.

La conversation prit fin comme nous arrivions à Tarascon. Après un rapide coup d'œil au château du roi René, nous voilà engagés dans le fameux « cours » cher à Tartarin — le « cours » large et spacieux tout bordé de platanes. C'est dimanche. Il y a foule aux terrasses des cafés. On parle, on rit, on gesticule ; on s'interpelle dans cette langue sonore qu'on n'entend qu'ici et qui est unique au monde. Près de moi un vieux monsieur trapu et rondouillard éclate de rire et, frappant de la main la cuisse de son voisin, il lui crie : « Ah ! mon bon, qu'est-ce que tu dis là ! »

Des femmes aux lèvres rouges, au teint mat et aux yeux noirs se racontent des histoires amusantes et rient pour montrer leurs jolies dents.

Il y a de la gaîté dans l'air et de la joie partout. Marc-Henri lui-même, si placide depuis une heure ou deux, se sent revivre. Il attrape subitement l'accent du Midi, cet « assent » cher à Alphonse Daudet, et discute, tout comme un bon Méridional, avec force gestes tandis que le garçon de café auquel il s'adresse écoute poliment ce discours qu'il n'a pas l'air de comprendre. Et puis, saisissant le garçon par le revers de sa jaquette, Marc-Henri lui dit :

— Voyons, mon ami, dites-nous donc où est la maison de Tartarin, son jardin, son baobab ; montrez-nous le local du Club des Alpilles, la pharmacie Bézuquet et la boutique de l'armurier Costecalde !

Le garçon remue la tête en signe de dénégation et ajoute :

— Mais monsieur se trompe sans doute, nous ne connaissons personne, de ces noms-là, à Tarascon.

— Boufre ! s'écrie Marc-Henri, l'entendez-vous. Pour sûr qu'il est du Nord ce garçon-là puisqu'il ne connaît pas Tartarin. Apprenez, mon ami, que ce joyeux compagnon a beaucoup voyagé, qu'il est même venu en Suisse et a fait une partie de cave chez Fonjallaz, à Epesses, avant de rentrer dans son pays.

Ces fermes déclarations ont l'air d'impressionner le public qui, subitement, se tait. Alors, Marc-Henri, le verre en main, prononce un petit discours où il est question de démocratie et de liberté. Il évoque le passé, Guillaume Tell et Mistral, Tartarin et Winkelried. Il parle de la communauté de race et de langue, boit à l'amitié des deux pays et lance, en terminant, un vigoureux : « Vive la France, vive Tarascon. »

Les applaudissements éclatent partout ; on rit, on se pousse du coude, on se soulève à demi pour voir cette bonne face joviale de Vaudois authentique au sourire modeste et à l'air ingénu.

Cependant, l'heure s'avance. Il faut partir. Depuis quelques minutes François du Crétêt retient notre syndic par le pan de son veston et lui souffle dans le dos : « Marc-Henri, ne vois-tu pas que tous ces gens se moquent de toi. Par-tout, c'est l'heure. »

Et nous voilà de nouveau casés dans la voiture. Au moment où elle s'ébranle, Marc-Henri fait un dernier geste d'adieu. Pour un peu, il aurait dit, comme Tartarin dans une occasion mémorable de sa vie :

— Pascalon, la bannière. Jean des Sapins

Il a trouvé cela ! — Quelle différence y a-t-il entre un accent circonflexe et un bateau ?

— N'y en a pas !

— ?...

— Tous les deux vont sur l'o.

CE QUE L'ON VOYAIT EN SUISSE EN 1700

ABÂLE, le professorat était héréditaire, le fils aîné succédait légalement à son père ; c'est ainsi que la famille Buxtorf a occupé de 1591 à 1732, c'est-à-dire pendant 141 ans, la chaire d'hébreu.

A Schaffhouse, un jeune homme qui se trouvait membre du Grand ou du Petit Conseil devait en sortir, si son père ou son frère aîné venait à entrer dans l'un de ces deux corps. Quatre heures après la mort d'un titulaire, la place devenait vacante devait être pourvue.

Les Schaffhouseois ont aussi montré que la mort crée des inégalités. Durant la vie, les hau-